

Le cynisme dans les relations internationales

Pascal Kouamé YAO

Université Alassane Ouattara-Bouaké

Kouamepascalbonheur32@gmail.com

Résumé : Le cynisme dans les relations internationales se présente comme la face cachée du réalisme politique. Il ne s'agit pas simplement d'une posture morale, mais d'une structure de pensée qui légitime l'instrumentalisation de l'éthique au profit du pouvoir. Depuis Machiavel jusqu'aux doctrines contemporaines de la puissance, le cynisme se manifeste comme la conscience lucide d'un monde régi par l'intérêt et la survie des États. Il révèle l'écart entre le discours normatif des institutions internationales et la pratique effective des rapports de force. Dans le contexte post-guerre froide, le cynisme s'est mué en paradigme diplomatique : Les valeurs humanistes, invoquées dans le calcul stratégique. Les interventions dites humanitaires, les politiques d'aide au développement ou les opérations de maintien de la paix sont souvent guidées moins par des principes universels que par des logiques géoéconomiques et sécuritaires. Ce cynisme politique, masqué sous le langage de la moralité, traduit une désacralisation du droit international et une désillusion de l'idée d'humanité. A travers une démarche critique dénonçant le cynisme dans les relations internationales, ce texte est une invite, à une application de l'Éthique dans les relations internationales, afin d'humaniser, comme le défendait les rapports États - États.

Mots-clés : Cynisme – diplomatie- éthique, réalisme, paix,

Abstract: Cynicism in international relations represents the hidden face of political realism. It is not merely a moral stance but a mode of thought that legitimizes the instrumentalization of ethics in the service of power. From Machiavelli to modern doctrines of state power, cynicism embodies the lucid awareness of a world governed by interest and survival. It exposes the gap between the normative discourse of international institutions and the actual practice of power politics. In the post-cold war context, cynicism has evolved into a diplomatic paradigm: humanistic values, loudly proclaimed, dissolve within strategic calculation. So-called humanitarian interventions, development aid, or peacekeeping missions are often driven less by universal principles than by geopolitical and economic logics. This political cynicism, cloaked in the language of morality, signals the desacralization of international law and the disillusionment of the humanist ideal.

Keywords: Cynicism – Diplomacy – Ethics – Realism – Peace

Introduction

Partons de cette remarque de Comte-Sponville :

Que d'injustice ! Que d'horreurs, presque partout il faut, c'est notre intérêt à tous, que la paix advienne ou se perpétue, que la solidarité s'organise où se développe : Elles ne sont pas données d'abords, mais toujours à faire, refaire, à préserver, à renforcer ... C'est à quoi servent les partis, les syndicats, les élections. C'est à quoi servent les États. C'est à quoi sert la politique. Il s'agit de créer des convergences d'intérêts-ce qui ne va pas sans compromis-afin que la paix soit, afin que la justice et la liberté puissent être.

De ce passage du philosophe contemporain français, l'on retient trois axes majeurs: L'injustice partout dans le monde, la nécessité d'éradication de cette injustice et l'institutionnalisation (instauration) d'un climat de paix pour parvenir à cette fin. En effet, un regard historique rétrospectif convainc tout le monde sur le fait que les sociétés primitives ont été aux prises de conflits, de déchirement, de déracinement voire d'effacement du visage humain. Au regard de l'horreur résultant des sociétés primitives, où vivre était quasiment impossible, où se manifestait « la domination de classe » (V. Lénine, 1975, p.11), si l'on s'en tient à la remarque hobbesienne, « combien dire que la paix est une attente, quelque chose d'espéré ! » (A. Kouakou, 2013, p.26-44). C'est justement pour répondre à ce besoin collectif que naît la politique qui consiste à confier les affaires publiques à une classe gouvernante afin de garantir cette stabilité et quiétude au sein des États par l'instauration des principes et normes pour une normalisation et une régulation de l'existence sociale. Cet objectif assigné à l'État est brillamment et clairement détaillé par Spinoza dans le paragraphe suivant:

Il résulte avec la dernière évidence que sa fin dernière n'est pas la domination ; ce n'est pas pour tenir l'homme par la crainte c'est pour libérer l'individu de la crainte, pour qu'il vive autant que possible en sécurité, c'est-à-dire conserve, aussi bien qu'il se pourra, sans dommage pour autrui, son droit naturel d'exister et d'agir. Non je répète, la fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'être raisonnables à celle des bêtes brutes ou

d'automates, mais au contraire, il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de L'État est donc en réalité la liberté. B. Spinoza, (1965, p. 329).

Une fois qu'on a bien compris ce passage très bien détaillé de Spinoza sur le but, sinon le sens même de l'instauration de l'État de droit, une question s'impose : L'État, ou plutôt les États ont-ils assuré le service minimum pour lequel le peuple s'est dépossédé de ses pouvoirs? En faisant une analyse sociale de la question, surtout sous un angle marxien, il serait plutôt étonnant de ne pas y répondre par la négative. Car au regard du fonctionnement même de nos États, nous semblons revivre les injustices primitives auxquelles l'humanité a voulu échapper. Aujourd'hui, la politique semble avoir oublié le peuple qui devient malheureusement un moyen. La politique est devenue contre-politique, en plus d'être contre-productive. En effet, elle

Concourt à maintenir au pouvoir un système conçu pour empêcher l'émergence d'une société proprement politique ou la violence n'est pas le mode principal de production des rapports humains dans un contexte où la loi du plus fort laisse le plus grand nombre sans protection, ni espérance d'une vie digne, à la merci des formes évitables de malement qui sont le lot quotidien de ceux qui sont voués à une existence frustrée exposée aux aléas de la précarité matérielle F. NYANSI, (2014, p.10)

C'est cette réalité qui est le résumé taillé sur mesure des réalités politiques actuelles que R. Esposito, dans son ouvrage *Catégories de l'impolitique*, nomme l'impolitique qui, loin de s'entendre comme ce qui est contre la politique, donc anti-politique, ou comme ce qui est apolitique, traduit, ce que l'on peut traduire sous une forme simpliste, par une politique tordue, c'est-à-dire « Un système capable de s'auto-gouverner en dehors de toute finalité extérieure (le Bien) ou de tout lien interne logique des contenus (les sujets) qui l'habitent » R . Esposito,(2005, p. 6.) Ce qu'il faut comprendre, c'est l'idée qu'à travers la politique, les élus – représentants, censés être des représentants du peuple, ne le sont plus et gouvernent au grand dam du peuple dont les aspirations ne sont plus inscrites sur l'ardoise des priorités des gouvernants. Un tel cynisme étend ses tentacules à l'échelle internationale, faisant des

relations internationales un terreau fertile de toutes les ignominies au profit des grandes puissances. À travers la géopolitique, ces grandes puissances ne respectent que les principes qui concourent à l'extension de leur puissance.

D'où la question suivante : Le cynisme est-il une pathologie des relations internationales? Peut-on encore parler d'un idéal moral dans les relations internationales à l'heure où les principes humanitaires sont invoqués à des fins d'intérêt? Comment comprendre la permanence d'un langage moral dans les relations interétatiques, alors même que les pratiques révèlent un désenchantement profond quant aux normes éthiques? Telle sont là les questions qui nous guideront tout au long de cette analyse qui, pour être efficace, va d'abord caractériser le cynisme en question (1), puis visiter les principes humanitaires (2), pour finir par convoquer pratique et normes éthiques(3). Notre objectif, à travers cette étude, est, à partir d'une approche critique et multidisciplinaire, de proposer une analyse critique de la politique étrangère, à partir d'un examen de paradoxe entre la politique étrangère et éthique. Ainsi, à travers une méthode analytique et socio-critique, notre objectif dans cet article vise à d'éclairer les zones d'ombre et de proposer des pistes pour une diplomatie plus transparente et plus éthique.

1-le contexte géopolitique actuel

Le système international actuel est marqué par une intensification des tensions géopolitiques et une remise en question progressive de l'ordre international établi après la Guerre froide. La crise opposant la Russie à l'Ukraine illustre de manière emblématique cette dynamique, en révélant la résurgence des logiques de rivalité entre grandes puissances, la militarisation des rapports internationaux et la fragilisation des principes de souveraineté et d'intégrité territoriale. Ce conflit dépasse le cadre strictement régional pour s'inscrire dans une confrontation plus large entre blocs géopolitiques, mettant en jeu des enjeux stratégiques, énergétiques, écono-

miques et idéologiques à l'échelle mondiale. Cette crise montre également les limites des mécanismes multilatéraux de prévention et de gestion des conflits, ainsi que le rôle croissant des puissances dans l'instrumentalisation des crises au service de leurs intérêts stratégiques.

Dans ce contexte, la guerre russo-ukrainienne constitue un révélateur des transformations profondes du système international, caractérisé par une multipolarité conflictuelle, où la recherche de sécurité et d'influence tend à prévaloir sur le respect du droit international et des principes de coopération collective

1 - La vertu diplomatique comme théâtre

Nous débutons cette partie de notre analyse avec cette pensée du général président De Gaulle: « Les États n'ont pas d'amis, ils n'ont que des intérêts. » De Gaulle, le 9 Décembre 1967, ne prononce pas un simple constat cynique des relations internationales. Il déchire le voile de l'illusion sentimentale qui entoure souvent les discours diplomatiques. Ce qu'il dit, c'est que la politique étrangère, à l'inverse des relations humaines, n'est jamais motivée par l'affection, la loyauté ou la reconnaissance. Elle obéit à une logique froide, stratégique, ou chaque geste, chaque alliance, chaque silence même, est pesé à l'aune de l'utilité.

Cette formule lapidaire porte en elle toute la lucidité gaullienne sur la nature du pouvoir. De Gaulle, forgé par l'histoire tragique du XXe siècles, savait que les grandes puissances ne s'engagent pas par générosité, mais par calcul. L'amitié entre les nations est une fiction diplomatique, un vernis de courtoisie posé sur des mécanismes bien plus brutaux. Lorsqu'un État tend la main à un autre, ce n'est jamais sans arrière-pensée : derrière le sourire, il y'a toujours une carte à jouer, une influence à renforcer, une menace à contenir. C'est le propre de la diplomatie. Qui est un art délicat du langage entre États, se présente souvent sous les atours d'une vertu affichée : modération, souci de paix, respect des principes. Pourtant, sous ce vernis convenu se déploie un cynisme

profond, celui d'un théâtre où la parole ne vise plus la vérité, mais l'effet. Il ne s'agit plus de dire ce qui est, mais de dire ce qui arrange, ou mieux ce qui dissimule la vertu devient façade, le discours devient stratégie, et la diplomatie se transforme en une mise en scène où l'éthique se confond avec la rhétorique. Au IV^e siècle avant notre ère, Platon mettait en garde contre le pouvoir du logos employé non pour atteindre la justice, mais pour la travestir : « Le discours, dit-il dans *Gorgias*, est une forme de flatterie lorsqu'il n'a d'autre but que de plaire à l'auditoire. » *Gorgias*, Il aurait pu parler du conseil de sécurité de l'ONU ou d'une conférence ministérielle où l'on salue la paix tout en préparant la guerre. Ce renversement moral du langage n'est pas l'apanage de la duplicité individuelle ; il est systémique. La vertu diplomatique, lorsqu'elle devient pure rhétorique, n'est plus qu'un masque utile. Nietzsche, dans *Par-delà le bien et le mal*, ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit : « Les convictions sont des ennemis de la vérité plus dangereuses que les mensonges. » (P. 265-270) Car dans le théâtre diplomatique, les convictions droites de l'homme ou de souveraineté nationale ne visent plus l'universel, mais l'intérêt particulier, recouvert d'un voile moral.

Ce cynisme, loin d'être marginal, est reconnu par les praticiens eux-mêmes. Henry Kissinger, figure emblématique, affirmait dans *diplomatie* « Dans le monde des relations internationales, la vérité est souvent subordonnée à la nécessité. » H. Kissinger (1994, P. 10)

Le langage diplomatique est donc volontairement flou, élastique propice à toutes les interprétations. On y parle de processus de paix alors qu'on arme les belligérants, on évoque le dialogue constructif au milieu des sanctions. Ce n'est plus la logique qui gouverne, mais la mise en scène de la logique.

L'analyse de ce théâtre du discours rejoint les thèses de Pierre Bourdieu, pour qui le langage est un acte social doté de pouvoir. Dans ce que parler veut dire, il rappelle que toute parole est une action, et que, « L'autorité du discours n'est pas dans le discours lui-même, mais dans la position sociale de celui qui le tient. » (P. Bourdieu,

1982, p.244-248) Ainsi, ce n'est pas la justesse du propos qui parle, ministre ambassadeur, président. Plus encore la vérité, c'est la position qui légitime le mensonge. Le cynisme diplomatique ne consiste donc pas à dire qu'on ment. Il consiste à parler en sachant que la vérité importe peu, pourvu que le discours, produise l'effet voulu. En ce sens, la diplomatie contemporaine est une scène post vérité, ou le mensonge n'est plus la transgression du vrai, mais une ressource parmi d'autres. La vertu affichée, modération, neutralité, souci de paix, est un outil de gestion des perceptions. La sincérité devient contre-productive. À cet effet, on pourrait parler, avec Sloterdijk, d'un cynisme éclairé, : « Le cynique moderne, écrit-il dans critique de la raison cynique, est un sujet qui sait ce qu'il fait, mais qui le fait quand même » Sloterdijk, (1993 p.10) le diplomate cynique sait que son discours est creux, que ses engagements sont réversibles, que ses principes sont à géométrie variable, mais il joue le jeu, car tel est le prix du pouvoir.

La vertu diplomatique n'est pas morte. Elle est simplement devenue performative. Elle ne dit pas ce qui est, elle construit ce qui doit apparaître. Ce théâtre du langage, ou les rôles distribués à l'avance, exige non plus des acteurs sincères, mais des orateurs habiles. Le cynisme n'y est pas une pathologie, mais un mode de fonctionnement. Une nécessité, peut-être dans un monde où l'apparence de la paix vaut parfois plus que sa réalité.

Jacques Roncière disait dans, *La haine de la Démocratie* « Ce que l'on sait tous sans jamais le dire finit par devenir la grammaire de notre impuissance. » J. Rancière (2005, p.18)

Dans les sociétés modernes, il est des vérités que l'on ne dit pas, non parce que qu'on les ignore, mais parce que qu'on a appris à les taire. Ce silence collectif, cette connivence tacite autour de ce qui ne doit, constitue le terrain fertile d'une hypocrisie devenue structurelle. Non plus une faute morale ponctuelle, mais un régime de parole, un mode d'organisation d'un réel. L'hypocrisie devient norme. Elle s'inscrit à

l'intersection du savoir partager et du silence organisé. L'hypocrisie ne se réduit pas à la dissimulation d'une vérité connue. Elle n'est pas simplement un mensonge, elle est l'institutionnalisation du double discours. Loin d'être marginale, elle devient une nécessité dans les systèmes politiques ou sociaux fondés sur des contradictions internes. Comme le note Peter Sloterolyk dans *Critique de la raison cynique* 1983 : « Le cynisme moderne n'est pas l'ignorance mais un savoir éclairé qui continue néanmoins à fonctionner comme si de rien n'était ». Cette forme de cynisme n'est pas seulement l'affaire des élites, elle s'étend aux peuples eux-mêmes, aux médias aux institutions. Le savoir partagé devient un savoir muet, chacun sait, mais tous feignent de ne pas savoir. Ainsi, le déni collectif devient un pilier de la cohésion sociale. On connaît les limites du système, les injustices qu'il tolère, les exclusions qu'il produit, mais on recouvre d'un langage vertueux.

Dans les relations internationales, par exemple, il est de notoriété publique que certains États violent systématiquement les droits humains, tout en siégeant dans les instances censées les protéger. Ce fait n'est pas ignoré, il est intègre, banalisé. Le discours officiel s'accorde avec le silence officieux. Comme l'écrit Noam Chomsky dans *La Fabrication du consentement : De la propagande médiatique en Démocratie* (2008) : « La fonction principale des médias n'est pas d'informer, mais de maintenir l'illusion d'un consensus démocratique autour d'intérêts qui ne le sont pas. » (N. Chomsky p. 8.) Dans cette configuration, l'hypocrisie ne relève plus de la morale mais de la gestion du symbolique. Elle permet à des régimes politiques de maintenir une façade démocratique tout en renforçant des logiques autoritaires. Elles permettent aux élites de se dire inclusives, tout en perpétuant des exclusions structurelles. La forme compte plus que le fond, que la conséquence.

2- L'humanitaire à l'épreuve de la diplomatie et de la géopolitique

La sélectivité humanitaire désigne le traitement différencié des crises humanitaires en fonction de facteurs exogènes à la seule gravité de la souffrance humaine, proximité géopolitique alignements stratégique, représentations culturelles des victimes, intérêts économiques ou sécuritaires des puissances dominantes. Elle contredit l'universalité proclamée des principes humanitaires, neutralité, impartialité, humanité, tout en révélant leur mise en œuvre conditionnelle.

2-1 L'humanitaire aux prises dans les relations internationales

Le cynisme humanitaire est la face moderne d'une diplomatie morale qui loin d'être neutre, est performative. Elle produit des effets : Elle hiérarchise les victimes, elle justifie les exclusions, elle légitime les interventions. C'est le cas des interventions militaires américaines juste après la seconde guerre mondiale :

Les interventions AMÉRICAINES
La guerre de Corée (1950-1953)
La guerre du Vietnam (1955-1975)
L'invasion de la République dominicaine (1965)
Intervention au Liban (1982-1984)
Invasion de Grenade (1982)
Invasion du panama (1989-1990)
La guerre du golfe (1990-1991)
Intervention au Somalie (1992-1994)
Guerre d'Afghanistan (2001-2021) Guerre d'IRAK (2003-2011)

Dans les relations internationales contemporaines, le registre humanitaire occupe une place paradoxale : à la fois sacralisé dans les discours et souvent profané dans les pratiques. Le cynisme humanitaire, oxymore apparent, désigne cette dissonance fondamentale entre les proclamations morales des États et des institutions internationales et les motivations réelles, souvent géopolitiques, qui sous-tendent l'action dite humanitaire. L'ère post guerre froide, marquée par la multiplication des interventions au nom de l'humanité, a vu se développer ce que certains auteurs appellent une instrumentalisation du bien, une rhétorique du sauvetage qui masque des logiques de puissance, de contrôle ou de préservation d'intérêts stratégiques.

La mise en scène d'une conscience morale universelle a souvent dissimulé des opérations de domination. Derrière les récits d'intervention pour la protection des civils, la réalité de l'action internationale humanitaire est parfois plus crue, elle révèle la permanence d'un rapport asymétrique entre le nord et le Sud global, où humanité n'est pas un principe également distribué mais un attribut que certains États s'octroient le droit de définir, de défendre ou de suspendre. Comme l'écrit Bertrand Badie : « Il n'y a pas d'humanité de principe, mais une humanité sélective, une humanité conditionnée, qui s'exerce là où le regard occidental s'attarde, et s'éteint là où il se détourne » (B. Badie. 2014, p.172).

Cette réflexion de Bertrand Badie met en lumière une contradiction profonde au cœur de l'ordre international contemporain : celle d'un humanisme proclamé universel, mais pratiqué de manière partielle et intéressée. En d'autres termes, l'humanité, en tant que valeur morale et politique, n'existe pas dans sa dimension principielle et universelle ; elle se déploie selon une géopolitique du regard, c'est-à-dire selon une géopolitique du regard, c'est-à-dire selon la visibilité, l'intérêt et la sensibilité de l'occident. Il dénonce ici ce qu'il qualifie de diplomatie de l'émotion Une mobilisation humanitaire ou morale qui ne se déclenche. Il dénonce ici ce qu'il appelle ailleurs la diplomatie de l'émotion une mobilisation humanitaire ou morale qui ne se déclenche que lorsqu'un évènement touche l'opinion publique occidentale. L'humanité de principe, c'est à dire

une humanité fondée sur la dignité intrinsèque de tout être humain, indépendamment de sa race, de son lieu ou de son contexte, devrait être égalitaire et inconditionnelle. Or, dans les faits, elle devient instrumentalisée par les rapports de force et les logiques médiatiques. Les souffrances du sud global, qu'il s'agisse des guerres africaines, des famines ou des migrations, ne suscitent qu'un écho intermittent, voire un silence assourdissant. A l'inverse, lorsqu'une tragédie touche le Nord ou une région jugée stratégique, l'indignation devient planétaire, révélant ainsi une hiérarchisation implicite des vies humaines.

Ce qui est alors en jeu, ce n'est pas seulement l'efficacité ou la sincérité des interventions humanitaires, mais la fonction politique du discours humanitaire, mais la fonction politique du discours humanitaire lui-même. Il confère aux puissances une légitimité morale tout en désamorçant les critiques, l'action n'est plus intéressée, elle est juste ; elle n'est plus coloniale, elle est salvatrice. Or, ce renversement discursif masque mal les continuités historiques. Plus encore, l'action humanitaire devient un mode d'exercice du pouvoir international. Dans une logique foucauldienne, elle n'est pas extérieure au système de domination, mais en constitue un vecteur.

3-L'éthique à l'épreuve du réel : Les paradoxes moraux de la diplomatie contemporaine

La diplomatie contemporaine se présente volontiers comme un espace normatif structuré par des valeurs universelles telles que la paix, les droits de l'homme, l'humanitaire ou la responsabilité morale des Etats. Toutefois, une lecture critique inspirée à la fois de la tradition marxienne et des approches postcoloniales invite à déconstruire cette prétention universaliste en mettant au jour les rapports de domination qui sous-tendent l'ordre diplomatique international. Loin d'être un simple cadre éthique neutre, la diplomatie apparaît alors comme un champ traversé par des logiques de pouvoir, d'intérêts matériels et de hiérarchies héritées de l'histoire coloniale

3-1 Désenchantement Éthique : une tension constitutive de la diplomatie contemporaine

Il est nécessaire que nous analysions la notion de « L'Éthique » qui figure dans l'intitulé de cette dernière partie. L'éthique est une discipline normative, ancrée dans la philosophie ayant une ramification dans le droit, elle pense le meilleur des mondes sur un mode abstrait. (Jean-Baptiste Jeanne Vilmer et Ryoa Chung, 2013 p.39) Le paradoxe est frappant, les relations interétatiques contemporaines continuent de se structurer autour d'un lexique moral, droits de l'homme. La solidarité internationale, devoir d'ingérence, paix juste, alors même que les pratiques effectives qui les sous-tendent trahissent une désillusion profonde vis-à-vis des normes éthiques censées les guider. Ce phénomène, loin d'être accidentel ou marginal, constitue une structure récurrente du politique international, où le langage moral fonctionne moins comme un vecteur de régulation que comme un masque discursif, un théâtre de légitimation, ou, plus subtilement encore, comme un résidu de l'universalisme en voie de désagrégation.

Hannah Arendt notait dans la condition de l'homme moderne, que « L'hypocrisie est le vice politique par excellence, non parce qu'elle dissimule la vérité, mais parce qu'elle la vide de toute pertinence » (Arendt: 1958, p.260). Appliquée à la scène internationale, cette remarque ouvre sur une lecture critique des usages normatifs dans la diplomatie. Ce n'est pas tant l'écart entre les discours et les actes qui choque, mais le fait que le discours moral, reconduit de manière quasi liturgique, ne produit plus d'effets de contrainte ou d'engagement effectif. Il fonctionne comme une structure creuse, perpétuée par inertie, par convenance stratégique.

La scène internationale post-guerre froide, marquée par la multiplication des interventions humanitaires, offre une illustration particulièrement éloquente de ce cynisme normatif. Ce que Jean François Bayart désigne comme « Cynisme humanitaire » désigne précisément cette manière d'enrober les rapports de force les plus bluteaux dans un vernis moral, « Les bombardements sont humanitaires »,

« L'occupation est un processus de stabilisation », « La domination économique est un partenariat pour le développement » (2004). Ce langage moral est alors moins un instrument de l'éthique qu'un idoine de la puissance, il ne dit pas ce que les États font, il dit ce qu'ils veulent que l'on pense qu'ils font. Cette permanence du langage moral s'explique, en partie, parce que Luc Boltanski appelle « L'économie de la grandeur » (Boltanski, 1991).

C'est une logique dans laquelle les acteurs se disputent une légitimité morale en mobilisant des régimes de justification plus ou moins acceptés, sans que ces régimes ne soient réellement opératoires dans l'ordre pratique. Les États continuent de parler de paix, de justice, de droits, parce qu'ils ne sauraient prétendre à la reconnaissance internationale sans se référer à ces grammaires partagées, quand bien même ces dernières sont désenchantées, vidées de charge. La permanence du discours moral dans un monde désenchanté peut donc être compris comme un artefact du système westphalien tardif, une rhétorique de surface qui survit à la crise du fondement. Le droit international, les chartes, les traités, tous les éléments qui composent le théâtre normatif du système continuent d'exister, mais dans un état spectral, hanté par les promesses non tenues. Ainsi que le soulignait Giorgio Agamben, « Ce qui est en crise aujourd'hui, ce n'est pas la loi, mais sa capacité à produire du droit » (1995, p. 115). Autrement dit, la loi reste invoquée, mais elle n'est plus vécue comme efficiente.

L'éthique devient ainsi une forme vide, un rite sans foi, un vestige d'un humanisme désormais sans empire. Loin d'être un simple mensonge, cette éthique désactivée est le symptôme d'un monde où l'éthique ne disparaît pas, mais se voit suspendue, neutralisée, instrumentalisée.

Conclusion

Que retenir en fin de compte? Etant donné que conclure n'est nullement tout dire, il convient judicieusement de se remémorer les idées, forces ayant aidé à la tentative de résolution du problème de départ à savoir : Que le cynisme est une pathologie des relations internationales? Cette même question si nous la posons autrement, et simplement à savoir si on peut encore parler d'un idéal moral dans les relations à l'heure où les principes humanitaires sont invoqués à des fins d'intérêt.

Une analyse critique de la diplomatie en tant que pratique performative, ou la vertu affichée par les acteurs étatiques relève moins d'un engagement moral authentique que d'une mise en scène stratégique destinée à légitimer des intérêts de puissance. Il invite à interroger l'écart entre discours normatif de la diplomatie, paix, coopération, humanisme, et les logiques réelles de domination, de calcul et de représentation qui structurent les relations internationales. L'action humanitaire contemporaine s'inscrit dans un espace profondément structuré par les rapports de force propres aux relations internationales. Initialement fondée sur des principes universels tels que la neutralité, l'impartialité et l'indépendance, l'humanitaire est aujourd'hui confronté à une politisation croissante qui en fragilise la vocation éthique. Les crises armées, les interventions internationales et les stratégies de puissance des Etats tendent à instrumentaliser l'aide humanitaire, la transformant parfois en prolongement non déclaré de la diplomatie, voire en outil de légitimation de l'ingérence. La diplomatie contemporaine est traversée par un profond désenchantement éthique qui relève la tension structurelle entre les idéaux normatifs proclamés par les acteurs internationaux et les pratiques effectives guidées par la raison d'Etat. Si le discours diplomatique continue de se référer aux valeurs universelles telles que les droits de l'homme, la paix, la coopération ou la justice internationale, leur mise en œuvre demeure largement subordonnée aux impératifs de puissance, de sécurité et d'intérêts stratégiques. Cette disjonction alimente une crise de crédibilité du langage moral dans les relations internationales.

Bibliographie

ANDRÉ Comte-Sponville, 2013, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Quadrige, p.711

ANTOINE Kouakou, «Ontologie de la paix», in *Koré* (A la conquête de l'homme », n°44, Abidjan, EDUCI, 2013, PP .26-44

BARUCH Spinoza, *Traité théologico-politique*, trad. Charles Appuhn, Paris, GF-Flammarion, 1965, p.329

Luc Boltanski et Laurent Thevenot, *De la justification, les économies de la grandeur* Paris, Gallimard, coll « NRF Essais » 1991

Giorgio Agamben, *La crise sans fin comme un instrument de pouvoir 1995*, p. 115

Henry Kissinger, *Diplomacy*, Simon and Schuster, 1994, P. 10

VILMER Jean-Baptiste Jeanne et Ryoa Chung Royoa, 2013, *Éthique des relations internationales*, Paris, PUF.

Noam Chomsky, *La Fabrication du consentement : De la propagande médiatique en Démocratie* p. 8.

Peter Slotterlyk, *Critique de la raison cynique*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand, Paris, Christian Bourgois, 1987, 672 p

Pierre Bourdieu, *La Fabrication du consentement : De la propagande médiatique en Démocratie*, 1982, p.244-248

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, P. 265-270